



ÉDITIONS Charles Léopold Mayer



L'ARCHIPEL HUMAIN

Vivre la rencontre interculturelle

PHILIPPE PIERRE ET MICHEL SAUQUET
Préface de Michel Wieviorka

Un projet de société interculturelle qui place, au centre de sa dynamique, la rencontre comme régime de vérité.

« Elites dorées en Archipel ou mondialisation par le bas en fragments ? »

Philippe Pierre et Michel Sauquet

Mots clés : Archipel, Nouveau monde, Slasheurs, « Entreprise-plateforme », Transnationalité, Domination.

Pourquoi mobilisez-vous cette figure de l'archipel dans votre dernier ouvrage intitulé L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle ?

Plus que jamais, la crise sanitaire liée à la Covid 19 nous a conduit à concevoir l'espèce humaine comme un *multiple*. Et la figure de l'archipel renvoie d'abord pour nous à cette conscience de la multiplicité. Planétaire et locale.

A un devoir d'humanité aussi. Nous devons mieux admettre la pluralité des cercles qui nous entourent, s'ouvrent et se croisent et qui renforcent un processus *d'individualisation* : l'archipel de la famille, du quartier, de la profession, de la région, de la nation, du monde entier et de sa préservation...

La figure de l'archipel nous semble illustrative d'une partie des métamorphoses du monde et de la société française¹. L'archipel sous-entend ce passage d'une perspective fixe et prévisible, d'un « espace euclidien à deux dimensions, avec ses centres, ses périphéries et ses frontières à un espace global multidimensionnel avec des sous-espaces sans frontière, généralement discontinus et s'interpénétrant »². L'archipel renvoie pour nous, plus largement, au passage d'une société

¹ : Jérôme Fourquet, *L'Archipel français*, Le Seuil, 2019.

² : Michael Kearney, "The Local and the Global: The Anthropology of Globalization and Transnationalism", *Annual Review of Anthropology*, 24, 1995, p. 549.

pyramidale vers une remise en cause des figures d'autorité du haut vers le bas (dans l'Armée, dans l'École, dans l'Église, dans le champ du travail...) et, finalement, la mise en interrogation de toute idée de centre unifié et perçu comme légitime par le plus grand nombre. La déconstruction de la figuration en peinture, de la tonalité en musique, de la chronologie dans l'art romanesque et théâtral sont autant de signes invitant à mieux comprendre cette remise en cause de tout ordonnancement séquentiel linéaire, de tout centre hiérarchique sous l'effet de l'écrasement apparent des structures d'ordre³.

Apparent dites-vous ?

Oui. Les rapports de domination se perpétuent en se transformant. Avec cette perspective d'archipel, de flux, de déplacements... c'est aussi l'enjeu même de la critique sociale qui change en insistant davantage, comme l'a fait le sociologue John Urry, sur les inégalités d'accès (aux transports par les airs, la mer, le rail, les autoroutes, aux câbles de fibre optique pour le téléphone, la télévision et les ordinateurs...) que sur la dénonciation des inégalités liées aux jeux de la reproduction de positions anciennes propres à la lutte des classes.

Celui qui est « perdant » dans un monde globalisé est celui qui est comme rivé au sol et qui pâtit, par exemple, d'un temps long d'interaction dans l'échange écrit, d'une incapacité de s'affranchir des contraintes de distance pour produire avec d'autres un savoir, d'une faible capacité de stockage de données « en nuage », « d'objets communicants » autour de lui... Pour ces « premiers de corvée », le monde est plus fait de « fragmentation » que « d'archipélisation » et nous cernons aussi cette réalité des injustices dans cet ouvrage. Karl Marx et Friedrich Engels nous ont appris que les pensées de la classe dominante dans la réalité sociale du monde matériel sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes⁴. Et la figure de l'archipel - quand elle sous-entend que la mondialisation est heureuse et que le brassage des peuples est favorisé par elle - peut constituer un paravent idéologique au rejet massif de populations entières, périphériques, qui n'iraient pas assez vite !

Un chapitre est consacré au management interculturel et à cette montée en puissance des travailleurs eux aussi « en archipel »... Il est vrai que, dès mars 2020, plus de 50 % de la population active s'est vue forcée de travailler à distance à temps plein...

La première image qui nous vient, pour l'illustrer, est celle de ces êtres mobiles géographiquement, reliés par internet, opérant dans des équipes à distance via Teams ou Zoom... et qui ont tendance à devenir, sous l'influence d'un phénomène de compression « espace-temps » des êtres que nous nommons « multipolaires ». En « archipel ». Pourquoi ?

De même qu'en géopolitique, un monde multipolaire est une situation où la puissance politique est partagée entre plusieurs pôles, un artisan, un manager ou un entrepreneur mobile, « multipolaire », semble pouvoir occuper simultanément ou successivement des positions diverses, des statuts différents et jouer des rôles sociaux multiples pour répondre aux injonctions de son activité professionnelle.

Le capitalisme contemporain se donne à voir, selon nous, comme le cadre du développement de cette qualité singulière, lui qui insère de plus en plus les actions dans des activités par « projets » et oblige à des connexions, parfois courtes en durée, où chacun se doit de rester disponible et réactivable en permanence. Luc Boltanski et Eve Chiapello, dans leur livre intitulé *Le nouvel esprit du capitalisme* l'ont bien montré avec un centralisme hiérarchique et une organisation scientifique

³ : Luc Ferry, *L'invention de la vie de Bohème : 1830-1900*, Cercle d'Art.

⁴ : Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande*, Editions Sociales, 1968, p. 74.

du travail autour de la délimitation du périmètre d'intervention et du séquençage des tâches, chers à F. W. Taylor, qui deviennent des « formes d'organisation à bannir ». « Les personnes ne feront plus carrière mais passeront d'un projet à un autre » écrivent-ils, « leur réussite sur un projet donné leur permettant d'accéder à d'autres projets plus intéressants »⁵. Il est possible d'étendre ces considérations à ceux que l'on nomme « slasheurs » et qui, prenant acte de la raréfaction des emplois stables, multiplient les activités rémunérées sans véritable statut unifié (expert-comptable lundi, mardi et mercredi, sculpteur le jeudi et chanteur dans une chorale une partie du vendredi). Trois vies, trois sources possibles de rémunération, trois espaces de développement de compétences. Ces individus souhaitent travailler, vivre pleinement leur vie quand ils veulent, où ils veulent (le siège de l'entreprise, le domicile et l'utilisation de tiers-lieux – d'espaces de coworking, de Fablab, voire de halls et chambres d'hôtel...) et avec qui ils veulent. Venir au bureau, mais pour y faire quoi ? Pour eux, acteurs de l'enchevêtrement des sphères du travail et du hors travail, le téléphone, par exemple, « est aussi un réveil, une radio, un scanner et un appareil photo. Il est paradoxalement, et tout à la fois, un espace/temps de loisir et de travail »⁶. Étendre l'archipel et ses logiques de libre « navigation » aux employés des entreprises dites « plateformes » telles que Uber ou Airbnb serait abusif tant les choix professionnels de ceux qui y travaillent sont subis et les conditions précaires. Certains de ces employés prendront le tout dernier métro du soir après avoir livré à vélo toute une journée. Pour eux, la fragmentation des liens et une économie de la « débrouille »⁷, et non la figure de l'archipel et « son idéal connexionniste » où la performance est moins la qualité d'un produit que l'activation des effets de réseau⁸. Pour eux, un travail répétitif, rythmé par des algorithmes qui mettent en concordance offre et demande, est condition de survie. On leur demande d'aller toujours plus vite. De faire plus avec moins.

Nous distinguons, dans notre ouvrage, gagnants et perdants de la mondialisation, conquête sociale et formes nouvelles d'aliénation. Certains vont profiter de nouveaux types de magasin où il ne s'agit plus seulement de vendre et d'acheter, mais également de jouer, de se cultiver, de se rencontrer... D'autres, plus nombreux, vont approvisionner ces magasins tôt le matin et tard le soir pour ne jamais pouvoir en profiter⁹. D'autres encore, les dominants, profiteront de l'orchestration de la transaction entre différentes parties, pas la production elle-même, comme dans le cas de ces clients et chauffeurs de taxis reliés par un logiciel. Comme Airbnb dont le métier est la solution d'hébergement, qui n'a pas d'hôtels ou de logements en propre, mais qui perçoit des revenus sur les prestations de conciergerie, de photographie...

Pour nous, la notion d'archipel renvoie aussi à une possible sociologie de la « *multi-migration* », de ceux qui ont plusieurs passeports dans leurs poches, de ceux qui multiplient « les liens du pays d'ici » par les « liens laissés là-bas ». Ici aussi, nous distinguons dans notre ouvrage élites dorées et

⁵ : Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, 1999, Gallimard, p. 155.

⁶ : Gabrielle Halpern, *Tous centaures ! Eloge de l'hybridation*, Le Pommier, 2020.

⁷ : « La France du recours au statut d'auto-entrepreneur pour aider à finir les fins de mois, celle du hard discount, du Bon Coin, du quasi-troc, budget carburant en hausse, des vide-greniers, du recours massif au crédit à la consommation est également celle qui privilégie les routes secondaires, pratique les « cars Macron » ou Blablacar plutôt que le TGV » (Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux*, Le Seuil, 2021, p. 228).

⁸ : Avec son type de société bien particulier, « marqué par la prédominance d'une économie touristique et immobilière, et, sur le plan sociologique, par la surreprésentation des catégories favorisées : retraités aisés, professions libérales, commerçants, petits patrons, et de plus en plus de cadres pratiquant le télétravail » (Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux*, Le Seuil, 2021, p. 374).

⁹ : Denis Pennel estime qu'en définitive, « le travail de demain ressemblera par bien des côtés au travail d'avant, lorsque le salariat n'existait pas encore. Avant la Révolution industrielle, le travail était payé à la tâche et aux résultats, et non au temps passé ; les travailleurs se structuraient par métiers, dans le cadre de guildes ; l'activité professionnelle s'exerçait seul, chez soi... et les entreprises étaient, déjà, des entreprises en réseau traitant avec une multitude d'acteurs extérieurs. Le salariat n'aura-t-il été qu'une parenthèse dans l'histoire du travail et de l'économie ? L'avenir nous le dira » (*Travail, la soif de la liberté*, Eyrolles, 2017).

mondialisation « par le bas ». Perspectives transnationales des plus privilégiés qui s'exonèrent des responsabilités d'un enracinement dans « le sol de l'histoire »¹⁰ et menaces, en réponse, de communautarismes rivés « à la terre ».

Vous convenez d'ailleurs, dans votre ouvrage, qu'une certaine promotion de la diversité est un concept flou et avec lequel vous prenez vos distances ?

La diversité n'est pas l'égalité. Ne les confondons pas.

La diversité, comme valeur, se situe en quelque sorte au-delà des valeurs fondatrices que l'on pourrait nommer comme ultimes. Ultimes car antagonistes. Comme celles, en équilibre fragile, de notre devise républicaine. En effet, comment donner raison à la liberté contre l'égalité ? Ceci est impossible. Nulle valeur supérieure pour donner raison contre l'une des trois termes en débat.

Les politiques dites de gestion de la « diversité », notamment en entreprise et défendues par des chartes, et non par la loi, ne sont pas sans rappeler l'esprit des modèles sociétaux anglo-saxons. Modèles dans lesquels l'individu, citoyen, salarié, tire d'abord son identité de la communauté dans laquelle il a été socialisé. Le problème n'est pas tant d'établir une égalité de traitement entre les individus qu'un équilibre social entre les différents groupes composant la société. Nous y voyons un danger.

Les politiques de réduction des inégalités qui recourent à l'assignation identitaire, et le plus souvent à la suite d'un handicap historique, c'est-à-dire qui font de l'appartenance à un groupe social ou biologique une condition nécessaire pour bénéficier d'un traitement préférentiel sont des menaces.

« On se fichait, à Paris, de la race, de la classe ou de l'origine, tous ces épouvantails dont on a commencé plus tard à gonfler l'importance » écrit Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier*.

En France, on est d'abord soi, citoyen, tel que l'on a décidé de l'être, compte tenu de son histoire et des ambitions de chacun, et non un représentant de telle ou telle communauté culturelle qui déterminerait en grande partie les choix individuels. Méfions-nous de la notion de « représentation équitable » de différents groupes qui composent la population du pays.

Les politiques dites de gestion de la diversité offrent l'avantage de passer pour une idéologie de l'émancipation, progressiste, tout en assurant à celles et ceux qui ont le pouvoir que les bases économiques de leur domination seront préservées. Avec la gestion dite « de la diversité », on rend compte plutôt que l'on agit, on remplit souvent du tableau de bord en se dédouanant des actions réelles qui combattraient les injustices foncières.

La diffusion du mot même de « diversité » dans la société nous semble révélateur d'un courant idéologique qui désigne une évolution des formes d'action publique vers moins d'intervention de l'Etat et plus de place accordée aux entreprises pour combattre les discriminations dans notre société. Comment ne pas y voir un danger ?

Compter les salariés selon leurs origines permettrait de mettre en lumière le manque de diversité au sein des entreprises. La généralisation des statistiques, manipulée par des apprentis sorciers, serait dangereuse si elle arrivait à simplifier la diversité des origines en faisant droit à la notion d'appartenance raciale.

¹⁰ : Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande*, Editions Sociales, 1968, p. 58.

Un risque majeur tiendrait à passer plus de temps à prouver qu'un groupe ou qu'un territoire fait l'objet de discrimination qu'à agir ensemble pour lutter contre.

Une perspective interculturelle authentique aurait beaucoup à perdre à justifier un ordre injuste du monde sous couvert de simples mesures d'affichage, de diversité, si chacun s'attache à dire d'abord qui il est pour avoir des droits. Agir en interculturel consiste, selon nous, à refuser que chacun combatte pour la reconnaissance de sa propre culture et non pour un intérêt général à co-construire¹¹. Dans une nation civique, et non ethnique, la culture est l'élément par lequel l'étranger peut s'intégrer.

La culture n'est pas l'élément qui exclut l'étranger. Pour ce faire, vous retrouverez dans notre livre l'exploration des notions de *créolisation*, d'assimilation, d'insertion, d'intégration, d'écart culturel, d'hybridation, de métissage ou de bricolage identitaire. En un sens, ce livre est le bilan de nos travaux communs et qui ont été menés dans des secteurs très différents et très complémentaires : humanitaires, éducatifs, associatifs, marchands et non-marchands... Explorant des formes nouvelles d'organisation du travail « en archipel » ou en « fragments », exprimant de profondes réticences face à la métrique, à la substance, aux fractionnements, aux partitionnements propres à la diversité... nous cherchons à saisir, dans ce livre, les multiples facettes des notions de *culture* mais aussi *d'identité* chez un individu quand celui-ci vient à se métamorphoser au contact d'autres individus porteurs d'autres ancres culturelles.

¹¹ : Hervé Adami, « La logomachie sur la notion de “ diversité ” : quelques éléments d'analyse » in Kalidou Sy, Pia Stalder, Josianne Veillette, [et al.], *De la diversité fantasmée aux effets de réalités : discours et pratiques*, L'Harmattan, pp.73-87, 2019.